

CLAUDE NIARFEIX

Il est plus de cailloux en ma bouche que n'en charriera jamais le
lit de la rivière
plus de jours et de nuits
à essuyer la lame des couteaux
qu'il ne m'en reste à dormir les yeux ouverts
sans doute que mes propos savants sont vains
plus encore que l'éjaculat des incantations,
qu'à toute prosopopée le silence est issue
et qu'un arbre s'ennuie du mensonge de ses racines
six, elles sont six,
à l'apnée de leurs cris
les louves à peine aventurées
et je sais que l'enfance nous enfanta
de nos peurs cacochymes.
Il est plus de souches où surseoir
que d'étoiles au fard des étangs
six, à s'innocenter les veines,
éphéméride du renoncement,
je suis la sangle où l'aiguille a sué.
Il me revient de l'humide
les lèvres éparpillées sur l'os, l'esquille,
et l'eau qu'un sourcier désespère.
Il est un incertain chemin
où le terme est échu.
Marcher entre l'ombre

Le texte poétique, c'est
le chaînon manquant
entre l'euphorie et le
malaise. Et tout autant
leurs noces inavouables.
Inventorier le complexe,
voilà l'urgence. Ecrire,
une maïeutique du
désordre ?

et l'ombre des nombres,
quoi d'autre ?
Peut-être l'apaisement
de son propre pas, une épaule étayée
pour faire exister un mur !
Ecrire tant qu'il y a pour moi de l'insu,
de l'irrésolu.
Ecrire pour ne rien dire de définitif et de formaté.
Ecrire pour élargir la sphère du mystère,
inlassablement pour rouvrir la cicatrice.
Ecrire pour oublier les procédures de
survie, annihiler les balises des itinéraires.
Ecrire pour éviter de trouver des réponses toutes faites.
Ecrire jusqu'à l'extinction des feux sur la lagune,
à ne surtout pas déclassifier le code barre des lucioles.